Livres reçus : publications récentes

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue de linguistique romane**

Band (Jahr): **29 (1965)**

Heft 113-114

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

LIVRES REÇUS. PUBLICATIONS RÉCENTES

COLLECTIONS. PUBLICATIONS EN COURS. DIVERS.

— Vient de paraître : Manuel ALVAR con la colaboración de A. LLORENTE y G. SALVADOR, *Atlas lingüístico y etnográfico de Andalucia*. Tomo III. Universidad de Granada, C. S. I. C., 1964. Ce troisième tome traite de la maison, des occupations domestiques, de l'alimentation. Il renferme les cartes 639 à 806, puis des planches de dessins, de plans, d'explications diverses (pl. 728 à 755), enfin des planches de photographies représentant les localités, les habitations avec leurs dépendances, les pièces vues à l'intérieur, les types de toitures (pl. 756 à 816). La revue a déjà présenté cet ouvrage, au moment de la publication des tomes I et II (*RLiR* XXVII, p. 492-3). Il fait honneur au chercheur infatigable qu'est M. Alvar. Je n'ai qu'un regret, c'est que l'atlas soit présenté en feuilles séparées dans un cartonnage. Ces grandes planches seraient plus faciles à feuilleter, on risquerait moins de les abîmer, si elles formaient un volume relié. D'autre part, le papier pourrait être un peu plus fort et le dessin des lettres (en caractères phonétiques) un peu plus net ou plus encré. Il faut songer que de tels ouvrages sont faits pour être souvent manipulés dans les instituts et les bibliothèques, qu'ils sont chers et qu'ils doivent durer. Mais je veux surtout exprimer mon admiration pour cette œuvre que M. Alvar mène à bien parmi tant d'autres entreprises.

— Sans désemparer M. Alvar entreprend l'atlas des Iles Canaries. Il vient d'en publier le questionnaire sous le titre : Manuel ALVAR, *Atlas lingüístico y etnográfico de las Islas Canarias. Questionario.* Instituto de Estudios Canarios (C. S. I. C.), La Laguna, 1964, 109 pages. C'est un questionnaire-carnet d'enquête, précédé d'un prologue de 22 pages dans lequel M. A. dit la raison de cette entreprise et ses méthodes. Le questionnaire a été composé sur la base de celui de l'atlas de l'Andalousie et, pour les termes maritimes, de celui de l'*Atlante Mediterraneo.* Il comporte 1315 questions.

— Le Centre de philologie romane de la Faculté des Lettres de Strasbourg vient de publier dans sa « Bibliothèque française et romane » (Paris, Klincksieck), trois nouveaux volumes :

dans la série B « Textes et documents », un nº 3, Raymond Lulle, *Le livre des bêtes, version française du XVe siècle, avec traduction en français moderne, introduction et notes*, par Armand LLINARÈS, 185 pages, 1964 ;

dans la série C « Études littéraires », un nº 8, Moshé LAZAR, *Amour courtois et « fin amors » dans la littérature du XIIe siècle*, 300 pages, 1964. C'est une étude de littérature qui déborde le cadre de cette revue. Mais les philologues noteront le soin que prend M. L. de préciser l'emploi des mots *cortezia, mezura, pretz* et *valor, jovens, fin' amors* et *fals' amors* et surtout le chapitre consacré au terme *joy* ;

dans la série D « Initiation », un 1er volume, *Textes médiévaux et romans, Édition avec introduction et notices*, par Bernard POTTIER, 197 pages, 1964. Cette anthologie présente,

en parallèle de certains textes français, les passages correspondants des adaptations aragonaises, catalanes, espagnoles, galiciennes, italiennes et portugaises. Les jeunes romanistes apprendront beaucoup de la comparaison de ces textes.

— Dans une nouvelle collection qui a pris le nom de *Romanica Aenipontana* M. Alwin KUHN se propose de publier le résultat des recherches entreprises pour révéler les reliques romanes et préromanes du Tyrol et du Vorarlberg, la partie orientale de l'ancienne province de Rhétie. Le premier volume, de Guntram PLANGG, est intitulé *Die rätoromanischen Flurnamen des Brandnertales. Beitrag zu Vorarlbergs Raetoromania Alemanica*. Innsbruck, 1962, XXII + 118 pages, dont 4 cartes et 2 planches de photographies. Cette étude très documentée et très critique des noms de lieux-dits d'une région toute proche du canton des Grisons révèle, sous le voile de noms germanisés, des mots romans ou préromans comme ceux du rhétoroman voisin, remontant aux racines bien connues *alpa, aquale, monte, pratu, palude, praebenda, planu, cingulum, valle, furca*... La table des etyma fait état d'environ 130 types latins ou prélatins ainsi retrouvés. Cette thèse retiendra l'attention des romanistes.

— M. Gunnar TILANDER continue la série des « Cynegetica » par un vol. X intitulé *Sources inédites des Auzels Cassadores de Daude de Pradas, Grisofus Medicus et Alexander Medicus. Deux traités latins de fauconnerie du XII^e siècle publiés avec des traductions en vieil italien de Grisofus et une traduction en vieux français d'Alexander*. Lund, 1964, 60 pages.

— Le second et dernier tome des *Chartes et documents poitevins du XIII^e siècle* publiés par Milan S. LA DU (Archives historiques du Poitou, LVIII), Poitiers, 1964, II + 471 pages, vient de paraître. Il comprend des pièces provenant des archives du Maine-et-Loire, des Deux-Sèvres, de la Vendée et des Archives Nationales. Il se termine par une table des noms de personnes et de lieux et une table chronologique des pièces. J'ai dit (*RLiR* XXIV, p. 410-1) l'intérêt linguistique que présente cette publication.

— La Bibliothèque valdôtaine publiée par l'Administration régionale de la Vallée d'Aoste vient de s'enrichir d'un neuvième volume : Joseph CASSANO, *Proverbes et dictons valdôtains*. Deuxième édition établie par René WILLIEN et André ANOTTO, Aoste, Imprimerie Itla, 1964, XXIII + 312 pages. Le volume se termine par la réédition de deux articles de J. Cassano et par divers documents le concernant. Ce beau recueil qui intéressera folkloristes et dialectologues constitue un bel hommage rendu à J. Cassano qui a tant fait pour la conservation de la culture et de la langue au Val d'Aoste.

— *Communications et rapports du Premier Congrès International de Dialectologie générale*, organisé par Sever POP, publiés par A. J. van WINDEKENS. Deuxième partie. Atlas et géographie linguistiques. Louvain, 1964, 163 pages. Quatre rapports intéressent les romanistes : J. ALLIÈRES, *Le recueil Sacaze et les parlers basques français*, p. 1-19 ; C. GRASSI, *Lo stato attuale dei lavori dell' Atlante Linguistico Italiano*, p. 64-68 ; A. GRIERA, *Dialectologie catalane*, p. 69-84 ; B. E. VIDAL DE BATTINI, *Zonas de leismo en el español de la Argentina*, p. 160-163.

— *Wörterbuch zu Kristian von Troyes' sämtlichen Werken* von Wendelin FOERSTER, revidiert und neubearbeitet von Hermann BREUER. Dritte, unveränderte Auflage. Max Niemeyer, Tübingen, 1964, 281 pages. Comme il est indiqué, cette troisième édition reproduit la seconde sans aucune modification. On a seulement supprimé les trois pages d'introduction d'H. Breuer.

P. GARDETTE.

— *Cahiers de Lexicologie*. N° 5 (1964, II). Didier-Larousse. Paris. Sous la direction et grâce au dynamisme de M. B. Quemada, les Cahiers de Lexicologie soutiennent le rythme de publication annoncé. On trouvera dans ce numéro une étude sur la « Représentation de systèmes paradigmatiques formalisés dans un dictionnaire structural. » Cette étude est signée J. Dubois, qui vient de nous donner chez l'éditeur Larousse une excellente Grammaire Structurale du Français. « La signification et sa manifestation dans le discours », tel est le sujet que traite M. Greimas. L'auteur de cet article met en lumière une difficulté de sémantique structurale : la confusion fréquente entre le plan du discours et le plan syntagmatique. M. Charles Muller continue ses patientes investigations — illustrées surtout par son « Essai de statistique lexicale » — et nous offre ici les conclusions auxquelles il est parvenu en examinant la « Longueur moyenne du mot dans le théâtre classique ». M. Deloffre présente ensuite quelques réflexions « A propos de l'utilisation des inventaires mécanisés pour les études stylistiques appliquées aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles ». L'attribution des textes dont l'auteur n'est pas connu ou est contesté peut être faite avec certitude grâce aux inventaires mécanisés, comme le prouve le cas des Lettres Portugaises. M. A. Goosse, de l'université de Louvain, souligne l'intérêt qu'il y a à dater avec précision, pour en tirer un véritable profit, chacun des articles du *Dictionnaire de la langue française* de Littré. Un « Essai sur le champ lexical du mot ' idée ' dû à la plume autorisée de M. H. Meschonnic, nous montre ce que pourrait être un article d'un dictionnaire structural. Avec le mot « idée » on tient l'un des termes les plus courants du vocabulaire conceptuel, riche en sens et en valeurs, bien fait pour servir d'exemple significatif. M. P. J. Wexler étudie le mot « frein » ainsi que les désignations voisines de tout ce qui sert à ralentir et immobiliser un véhicule. Pour donner un exemple d'utilisation de l'Index des Œuvres de J.-J. Rousseau, M. M. Launay examine le « Vocabulaire politique et [le] vocabulaire religieux dans les Rêveries ». Il montre comment des moyens nouveaux et efficaces peuvent être mis à la disposition de toutes les disciplines qui touchent à l'histoire : histoire de la littérature, histoire des idées, histoire de la philosophie. Un article sur « Métropolitain et Métro » de M. J. Rey-Debove — dans l'esprit du « Vocabulaire des Chemins de fer » de P. J. Wexler — prouve que la naissance d'un mot et le complet développement de ses possibilités lexicales peuvent être antérieurs à la chose qu'il désigne. Le volume se termine par la dernière partie des « Notes bibliographiques » dont on a déjà pu apprécier la valeur et l'utilité.

Jean BOURGUIGNON.

LIVRES, COMPTES RENDUS SOMMAIRES.

Saggio di un Atlante linguistico della Sardegna, in base ai rilievi di † Ugo PELLIS, a cura di Benvenuto TERRACINI e Temistocle FRANCESCHI, con un commento di Benvenuto TERRACINI. Istituto dell' Atlante linguistico italiano. Torino, Stamperia editoriale Rattero, 1964. 2 volumes : I. *Carte*, 32 × 43 cms, 60 cartes ; II. *Testo*, 17 × 24,5 cms, 176 pages. — *L'Atlante linguistico italiano*, les enquêtes étant maintenant terminées, va pouvoir être publié. Mais la publication d'un tel atlas (dont le promoteur est aujourd'hui disparu, dont les enquêtes ont dû être continuées par d'autres, qui groupe un nombre impressionnant de localités) pose des problèmes délicats de graphie, de dessin, d'échelle des cartes, de

commentaires. M. Terracini a pensé qu'un essai de publication d'un nombre limité de cartes, et pour une partie du domaine seulement (la Sardaigne), permettrait de trouver les meilleures solutions. La Sardaigne choisie, M. Terracini a remarqué que la densité des points d'enquête, la précision des réponses, dans une région assez isolée géographiquement et historiquement du reste de l'Italie, faisaient que les cartes étaient particulièrement révélatrices de la vie culturelle et linguistique de cette île, et qu'elles étaient du même coup plus difficiles à interpréter. Il se trouvait dans la même situation que l'auteur d'un atlas régional bien adapté à une province et par le fait très révélateur. Il a pensé que l'auteur, ou le directeur, d'un tel atlas devait à ses lecteurs non seulement des cartes, mais leur interprétation, ou du moins un essai d'interprétation. Le *Saggio* est donc à la fois un essai des procédés de publication et un essai d'interprétation.

Je ne m'arrêterai pas longuement aux procédés de publication, parce que les cartes qui nous sont présentées sont belles, claires, agréables à regarder, faciles à lire, les croquis sont bien présentés. Le résultat est, dans l'ensemble, tout à fait remarquable. On pourra toujours discuter de quelques détails, ils sont secondaires ; c'est ainsi que dans la présentation de réponses multiples (réponses de témoins différents, de sens un peu différent, réponses à deux questions) l'*Atlante* a choisi d'écrire en caractères droits la seconde réponse ; les autres atlas avaient préféré une ponctuation séparant les réponses, et on y était habitué, mais cela est de très peu d'importance. On s'est efforcé de mettre en regard les cartes à comparer, ce qui est d'une excellente méthode. On a laissé en blanc le verso des cartes, mais ce n'est sans doute que pour présenter plus luxueusement cet essai, et les volumes de l'*Atlante* seront vraisemblablement imprimés recto-verso ; on économisera ainsi de la place et du poids. Ce volume est broché ; je souhaite que l'atlas soit relié pour qu'il soit plus facile à manier et qu'il s'abime moins vite. Dans l'atlas, les explications sont réduites au minimum : croquis, quelques remarques ; si un volume de commentaires n'est pas publié en même temps que l'atlas, il est probablement prévu de donner dans la légende de certaines cartes les éclaircissements absolument indispensables, par exemple quand il s'agit des jeux d'enfants (voir notamment les cartes *palline* et *testa e croce*). Mais ce sont des détails négligeables. Encore une fois la réalisation est exemplaire.

Qu'on me permette de m'arrêter à l'essai d'interprétation. C'est là une innovation, et elle aura des imitateurs. Comme le remarque très justement M. Terracini, un atlas régional donne des détails précis, révèle l'état phonétique des parlers, les courants linguistiques venus de l'extérieur et les formes de conservation et de création qui se sont opposées aux influences externes. Mais tout ces faits linguistiques n'apparaissent pas au premier abord, les cartes sont difficiles à interpréter dans tous leurs détails pour les romanistes qui n'ont pas, comme l'enquêteur ou le directeur d'un atlas, médité longuement sur les résultats de l'enquête au fur et à mesure de son déroulement ou pendant la longue préparation des cartes, et qui n'ont pas eu ainsi l'occasion de rechercher les faits historiques, géographiques, folkloriques qui expliquent la forme et la répartition des types lexicologiques. C'est donc un inappréciable service de présenter, à côté des cartes ou après leur publication, un commentaire dans lequel l'auteur ne craigne pas de dire clairement sa pensée. Il est mieux placé que quiconque pour le faire. S'il ne le faisait pas, son atlas risquerait de rester longtemps insuffisamment utile et, pour certaines formes, même énigmatique. C'est dans une pensée très proche de celle de M. Terracini que, avec l'aide de M^lle^ Dur-

dilly, je travaille à la préparation d'un commentaire suivi de toutes les cartes de l'*ALLy*. C'est dire avec quel sympathique intérêt j'ai lu et relu les commentaires de M. Terracini.

Ce sont avant tout des commentaires analytiques. C'est-à-dire que M. Terracini explique chaque carte l'une après l'autre, et, dans chaque carte, chaque type lexicologique, recherchant dans la distribution des aires les indices de l'histoire, selon les méthodes de la géographie linguistique. Dans un chapitre de conclusion (*Riassunto*), il regroupe les remarques faites au cours de ses analyses et en dégage une vue synthétique de l'histoire des parlers sardes, mettant en valeur d'une part les faits qui révèlent les influences externes (langues prélatines, romanisation, apports grecs, ...) et d'autre part les traits qui attestent la vitalité du sarde et l'originalité de ses propres tendances. Il remarque que les reliques prélatines apparaissent surtout dans les parties du lexique qui traitent du relief du sol, de la faune et de la flore sauvages, et qu'on les rencontre évidemment surtout dans les régions les plus archaïsantes de l'île. Mais il reste très prudent dans l'interprétation de ces très vieux mots, attendant que l'élaboration des cartes des bases toponomastiques vienne éclairer cette difficile recherche. Il est plus à l'aise quand il s'agit du fonds latin. Le latin est entré dans l'île par plusieurs portes, surtout celles du nord et du sud, mais aujourd'hui l'aire du plus grand conservatisme se situe dans une bande qui occupe, d'ouest en est, le centre de l'île ; et de perpétuelles innovations sont venues du nord et du sud. Le dernier effort de cet afflux de latinité a été l'introduction du latin chrétien, et la carte « décembre » par exemple montre bien les différentes couches successives : *mes e idas* dans le sud, *natalis* dans le nord, et enfin le *decembre* du calendrier romain dans les villes de la côte. Au moyen âge la Sardaigne s'est mise à innover spécialement dans les centres de Torres, Arborea et Cagliari. La carte « octobre » montre ces innovations (*san Gavino, mes e ladamini, san Michele*) en dépendance des trois grandes divisions ecclésiastiques. Mais la Sardaigne continue à subir l'influence de puissants voisins, ou du moins à leur emprunter les termes dont elle peut avoir besoin ; c'est ainsi que la carte « lunettes » montre des emprunts divers : au sud *ulleras* d'origine catalane, au nord un type gênois *ispiġittos*, qui recouve incomplétement un *oẓẓales* emprunté au toscan *occhiali*, enfin un plus récent *okiales* venu de l'italien. Cependant un cinquième type *oẓẓeras* est le produit hybride d'*oẓẓales* et d'*ulleras*. M. Terracini insiste à juste titre sur les formations locales, venant souvent de la rencontre de deux mots. Les parlers sardes lui apparaissent comme particulièrement riches en mots issus de croisements, d'analogies, de contacts. Je crois que beaucoup de nos provinces ressemblent, en cela, à la Sardaigne, et je pense avec lui que la recherche étymologique serait souvent vaine si l'on ne voyait pas sur les cartes la rencontre de deux mots qui ont donné un mot nouveau souvent énigmatique. Peut-être la Sardaigne est-elle, à un haut degré, la patrie d'hommes pour qui compte surtout l'aspect sonore du langage (et non l'image écrite) et qui, comme les enfants, unissent volontiers des mots que rapproche surtout, et parfois seulement, une ressemblance phonétique.

Ces quelques notes ne donnent qu'une très faible idée de la richesse des commentaires analytiques et des conclusions de M. Terracini. Son livre est à lire et à méditer par tous ceux qui s'intéressent à la géographie linguistique, et plus particulièrement aux atlas régionaux. Il est dédié à M. L. Wagner. C'est le plus bel hommage que M. Terracini pouvait offrir à la mémoire du romaniste qui a tant travaillé à révéler le trésor linguistique de la Sardaigne.

Georges STRAKA, *Poèmes du XVIII^e siècle en dialecte de Saint-Étienne (Loire)* : tome I, *Édition avec commentaires philologique et linguistique* (704 pages) ; tome II, *Glossaire* (248 pages). Volumes 22 et 23 des Publications de l'Institut de Linguistique romane de Lyon. Paris, Les Belles Lettres, 1964. — La ville de Saint-Étienne, curieusement située tout près de la bordure méridionale du domaine francoprovençal (comme l'est d'ailleurs, plus à l'est, la ville de Grenoble), a possédé, du début du XVII^e siècle à la fin du XIX^e, une littérature dialectale riche et intéressante. Malheureusement, hormis les œuvres de Chappelon dont la langue a été si bien étudiée par E. Veÿ dans *Le dialecte de Saint-Étienne au XVII^e siècle* (1911), cette littérature était jusqu'à ce jour presque entièrement méconnue ; je devrais dire « inconnue », puisqu'on ne savait même pas l'existence des œuvres du XVIII^e siècle, que M. Straka a découvertes avec une patience, un flair, un bonheur que l'on peut lui envier. Il vient de nous révèler ainsi : des *Poèmes en l'honneur du jeu de l'arc*, imprimés vers 1700, et dont un unique exemplaire, mutilé, se trouve à la bibliothèque de la ville de Saint-Étienne ; le *Cycle de Jacques Belle-Mine*, personnage qui apparaît dans les œuvres de Jean Chappelon à la fin du XVII^e siècle, et qui est l'objet d'un groupe de huit poèmes, inédits, conservés dans un manuscrit de la bibliothèque de la Diana, à Montbrison ; la *Comédie de Tièvе et Liaudène* de l'abbé André Dallier, conservée dans le même manuscrit de la Diana ; les poèmes d'un autre prêtre érudit, l'abbé Thiollière, intitulés par lui *Podagrae ludibria*, dont la trace était perdue, et dont M. Straka a retrouvé un manuscrit dans une bibliothèque particulière ; les *Noëls*, du même Thiollière, qui avaient été édités au XIX^e siècle, mais dont il ne reste que deux exemplaires, dont l'un est mutilé, et que M. Straka a retrouvés aussi dans le manuscrit des *Podagrae ludibria* ; les chansons de Georges Boiron, humoristiques et parfois truculentes, qui jouirent d'un grand succès parmi les habitués des tavernes stéphanoises à la fin du XVII^e siècle, et qui furent publiées en recueil en 1836, édition dont il ne reste que quatre exemplaires ; deux chansons anonymes, *La basana* et *La Marluron*, extrêmement populaires, transmises de génération en génération par voie orale et imprimées au début du XX^e siècle sur des tracts et des cartes postales ; enfin un *Poème sur la révolution à Saint-Étienne*, qui doit dater de l'année 1795, dont il raconte les tragiques événements, conservé par un unique manuscrit complet. L'intérêt litteraire de ces textes, encore qu'on y trouve bien des passages vigoureux ou spirituels ou charmants, notamment dans les œuvres de Thiollière et dans celles de Boiron, n'est évidemment pas comparable à celui des textes de la littérature en langue française à la même époque. Mais l'intérêt documentaire est très grand : l'historien et le sociologue voient revivre une petite ville de province, avec ses coutumes comme celle du « noble » jeu de l'arc, l'existence difficile d'un petit peuple d'ouvriers animé d'une foi profonde, aimant les bonnes plaisanteries, et ressentant vivement le contre coup des grands événements politiques de la fin du siècle. C'est cependant le linguiste dialectologue qui sera le plus intéressé à la découverte de cette littérature patoise : entre les textes rarissimes du moyen âge et les atlas et les dictionnaires d'aujourd'hui, cette littérature lui apporte de précieuses attestations pour l'histoire des sons, des formes et des mots.

En philologue expert, M. G. Straka nous a donné une édition exemplaire. Il a présenté séparément en huit chapitres chaque œuvre ou chaque groupe d'œuvres. Dans une copieuse introduction en tête de chaque chapitre, il traite du sujet de l'œuvre et de son intérêt, de l'auteur et de la date de la composition des manuscrits et des éditions, de la versification et de la graphie ; une « paraphrase » abondante remplace une traduction qui aurait tenu

trop de place ; puis vient le texte lui-même, que suivent des notes explicatives. Un second volume intitulé « glossaire » présente, en prés de 2 000 articles, un relevé complet des termes dialectaux, des mots grammaticaux et des formes morphologiques contenus dans les textes du premier volume. Chaque mot, chaque forme, sont suivis de la référence à tous les vers où ils figurent, et aussi de la référence aux ouvrages lexicologiques concernant Saint-Étienne (Veÿ, Duplay), le Forez et le Lyonnais (Puitspelu, Onofrio, *ALLy*), et l'ensemble du franco provençal ou du domaine gallo-roman (*ALF*, *FEW*, *Bloch-Wartburg*, *REW*...). On ne peut pas désirer édition plus complète, plus scientifique, plus claire. Il n'est que juste de féliciter chaleureusement M. Straka de nous avoir procuré cette édition modèle, en souhaitant qu'il nous donne bientôt l'étude linguistique qu'il nous promet, et peut-être une édition critique des textes du XVIIe siècle utilisés par Veÿ, et encore un choix des textes si savoureux du XIXe siècle, dont il nous a donné d'ailleurs un avant-goût en publiant en 1954 le *Poème contre une mission*.

Les vieux textes dialectaux présentent toujours des passages difficiles, qui fournissent au recenseur l'occasion d'apporter sa contribution en proposant quelques lectures ou quelques interprétations nouvelles. Je dois dire que M. Straka, connaissant fort bien les parlers foréziens, et très averti des coutumes stéphanoises par la lecture des mémorialistes, n'a pas laissé grand chose à ajouter au recenseur. Tout au plus lui proposerais-je une lecture nouvelle et trois interprétations quelque peu différentes. Les voici : dans *La Mandrelly, vieilli amourousa*, le poète Thiollière s'adresse à une vieille prostituée : *Joina, vou vendias Tout lou quos, aÿias* ! (p. 368, v. 469-470). Dans le glossaire (p. 31) M. Straka fait de *aÿias* une interjection. Je ne vois pas bien quel sens peuvent avoir alors ces deux vers. Je propose de lire : *Joina, vous vendias Tout lou qu'os aÿias* « Jeune, vous vendiez tout ce que vous aviez ». En effet dans le glossaire (p. 30) l'imparfait d'*avoir* à la 2e pers. du pluriel est attesté sept fois sous la forme *aÿa* et une fois sous la forme *aïa*, et *vous* a la forme *o* ou *os* un grand nombre de fois (p. 228). D'autre part le sens devient bien plus satisfaisant, puisque les deux vers suivants se traduisent ainsi : « Vieille, si vous voulez en tâter [de l'amour], c'est toujours de l'argent qu'il faut y mettre ». — Dans la comédie de *Tiève et Liaudène*, la femme reproche à son mari de vouloir s'enrôler ; n'avait-il pas tout le nécessaire à la maison ? *S'ey t-ou passa ïn jour, ni diomeygi ni festa, Qu'ó n'y esse quóque chósa par vous sarvy de part* (p. 250, v. 102-103). Dans son glossaire (p. 155), M. S. traduit *de part* « à part, séparément ». Je crois que *part* est ici le substantif qui désigne ce que l'on mange avec le pain : lard, viande... Ce sens est attesté par *FEW* 7, 669 a, dans l'est de la France et notamment en Franche-Comté, et je l'ai trouvé aujourd'hui en Forez notamment dans la région de Saint-Bonnet-le-Château. Le sens des deux vers devient alors « S'est-il passé un seul jour, dimanche ou fête, Qu'il n'y ait quelque chose à manger avec le pain ? », c'est-à-dire : « notre pauvreté n'est pas telle qu'après la soupe nous ayons dû nous contenter de pain sec ». — Dans son troisième *Noël*, l'abbé Thiollière montre la défaite de Satan : *Notra Louéry sen gout, Coum'ïn loup, Sens exenta presouna, Prenit tout* » (p. 442, v. 230-233). M. S. fait de *Louéry* la forme francisée du nom de la Loire dont la forme patoise est *Leyri* (glossaire, p. 238) et de *gout* le subst. *gou* « gouffre ». Je propose de voir dans *louéry* le mot forézien (dans Gras) *loueiri* s. f. « femme de mœurs équivoques » qui, d'après *FEW* 16, 485 a, serait un mot du Limousin. Ce *loueiri* n'est sans doute d'ailleurs que le nom de la loutre avec un sens dérivé : la carte 1614 de l'*ALF* donne *luèr, lïwire* dans l'Ain, *lwèyra* en Savoie, *lwira*, *luiryo* dans le nord de

l'Ardèche (voir aussi *FEW* 5, 476 b, sous LUTRA). On sait quels dégats font les loutres qui dépeuplent les rivières et les étangs. On comprend mieux alors les vers 78 à 84 du Noël : « Adieu donc, support De la mort [Satan] ! L'enfant lui fait la moue. Notre loutre sans goût, Comme un loup, Sans exempter personne, Prenait tout ». — Dans la fable du *Mourliet*, l'abbé Thiollière raconte l'aventure d'un jeune cafard qui voulut se faire blanchir. Le teinturier le rend à ses parents en leur disant : *Mourliet l'avés béla* ! *Mourliet, q'ó vou lou rendes* ! (p. 360, v. 228). M. S. fait de *béla* un dérivé de BELLUS comme le prov. *abela* et propose de traduire « Cafard, vous l'avez embelli » ou « je l'ai embelli ». J'aimerais voir dans *béla* le verbe qui signifie « donner » : « Cafard vous me l'avez donné ; qu'on vous le rende cafard ! » La phrase prendrait ainsi tout son sens, avec l'opposition des deux verbes *béla* et *rendes*. La difficulté vient de ce que *béla* est une forme occitane qui n'apparaît qu'au sud et à l'ouest de Saint-Étienne : *ALLy* carte 985 (*béla* au point 58 qui est Usson-en-Forez, *bélò* au point 70 qui est Boulieu en Ardèche, *baelà* au point 68 qui est Sainte-Sigolène en Haute-Loire), *ALF* carte 417 (*bèlò* au p. 816 qui est Saint-Bonnet-le-Château), *ALMC* carte 1075 qui rejoint les indications de l'*ALF* et de l'*ALLy*. Peut-on imaginer que cette fable venait par tradition orale du Velay ou du Vivarais et qu'en la récrivant en dialecte stéphanois, l'abbé Thiollière a laissé sous sa forme d'origine le vers qui pouvait servir de maxime ?

Ce ne sont là que de simples suggestions, discutables, surtout la dernière. Elles montrent seulement l'intérêt que j'ai pris à la lecture de cet ouvrage en tous points remarquable, qui apporte une contribution extrêmement importante à notre connaissance d'un parler situé à l'extrémité occidentale du domaine franco-provençal, et d'une littérature dialectale qui ne méritait pas d'être à ce point oubliée.

Zygmunt OLSZYNA-MARZYS, *Les pronoms dans les patois du Valais central. Étude syntaxique*. Romanica Helvetica, vol. 76. Francke, Berne, 1964. 1 volume de 18 × 25 cm., 132 pages. — Ce livre est né des difficultés que M. Marzys a rencontrées dans sa collaboration au *GPSR* : il n'est pas facile de présenter les outils grammaticaux dans le cadre d'un dictionnaire, surtout lorsque celui-ci embrasse une région vaste et variée. M. Marzys a donc voulu saisir les faits dans leur ensemble et sur un territoire plus restreint. Il a choisi le chapitre des pronoms et le territoire du Valais central, c'est-à-dire la région la plus orientale du Valais roman, en gros depuis Nendaz jusqu'à Sierre. Le centre de son enquête a été Savièse, aux coutumes et au patois remarquablement bien conservés, mais il a réuni les matériaux de 22 autres localités dans les lexiques existants, les documents du Glossaire, et grâce à des enquêtes personnelles. Il a étudié tour à tour les pronoms personnels, les possessifs, les démonstratifs, les relatifs, les interrogatifs et les indéfinis, en fonction soit d'adjectifs soit de pronoms. Au terme d'une étude très minutieuse et très prudente, il aboutit à un chapitre de conclusions, extrêmement suggestif : conservatisme d'un système qui distingue peu les pronoms toniques des atones, et pas du tout l'emploi pronominal et l'emploi adjectif, ce qui rapproche ces parlers de l'ancien français ; innovations : distinction des formes toniques et des formes atones étendue à *nous* et à *vous*, omission du pronom sujet à la 1re et à la 3e personne, distinction des deux démonstratifs neutres *cho* et *chen*, économie des pronoms pour marquer un rapport logique, mais emploi surabondant pour marquer les nuances affectives... Ces phénomènes s'étendent-ils à tout le domaine francoprovençal ? Plus loin encore ? Faute

d'une étude complète de la morphosyntaxe du francoprovençal, M. M. se contente d'une comparaison avec les patois de Bagnes et de Ruffieu-en-Valromey, étudiés par G. Bjerrome et G. Ahlborn. D'autres études morphologiques, par exemple celle de A. Duraffour pour Vaux, de Ratel pour Saint-Martin-la-Porte, les cartes des atlas régionaux (celui que va publier G. Tuaillon, et qui s'étend à tout le francoprovençal central, depuis le Lyonnais jusqu'à la Suisse, et pour sa part l'*Atlas du Lyonnais*) permettront sans doute une étude de l'ensemble de la morphosyntaxe francoprovençale. L'excellent travail de M. Marzys, sur une région frontière donc conservatrice, y aura beaucoup contribué. Son ouvrage tiendra une place de choix dans la bibliothèque des francoprovençalistes. Il me reste à souhaiter que M. Marzys n'en reste pas là et qu'il étende sa recherche au moins à l'ensemble de la Suisse romande.

O. PARLANGÈLI, *Saggio di una bibliografia dialettale italiana (1955-1962)*. Pisa, Arti grafiche Pacini Mariotti, 1964, 127 pages. — Une première partie groupe les travaux qui intéressent l'ensemble des dialectes. Les principaux chapitres se rapportent à la phonétique, à la morphologie, au lexique, à l'onomastique. Dans une seconde partie sont présentées les études qui concernent chacun des dialectes, les argots et les colonies parlant d'autres langues. Cinq index (des auteurs et des œuvres, des localités, des mots, des etymons, des principales matières) permettent de retrouver très facilement ce qu'on cherche dans les 684 titres cités. Les titres les plus importants sont suivis de la liste des principales recensions et de quelques explications sur le contenu de l'ouvrage. Dans une brève introduction, M. Parlangèli avoue que cette bibliographie, qu'il aurait voulu complète, ne l'est certainement pas ; il la complètera dans une future seconde édition. Nous pouvons cependant l'assurer que, dès maintenant, il nous a donné un précieux répertoire et le remercier de l'avoir fait aussi précis et aussi clair.

Convegno per la preparazione della carta dei dialetti italiani (16-17 maggio 1964). Università di Messina. Messina, 1965. 172 pages. — Quarante romanistes italiens réunis à Messine les 16 et 17 mai 1964 ont décidé de constituer un comité pour préparer la « Carta dei dialetti italiani ». Cette « carta » présentera une série de cartes dialectales régionales, accompagnées de volumes d'explications donnant une description de la situation de chacune des régions dialectales italiennes. Un comité central, composé de MM. C. Battisti, O. Parlangèli, G. B. Pellegrini, coordonnera cette vaste entreprise. Le présent volume contient les rapports concernant divers dialectes italiens présentés à la réunion de Messine par douze des participants. Une seconde réunion s'est tenue en mai 1965. On en trouvera le compte rendu dans la Chronique, page 204-205.

P. GARDETTE.

Maurice PIRON, *Inventaire de la Littérature wallonne des origines (vers 1600) à la fin du XIII^e siècle* (Extrait de l'*Annuaire d'Histoire Liégeoise* t. VI, n° 4, 1961). Librairie Paul Gothier Liège, 1962, 125 p. — Dès 1954, M. Piron faisait paraître, dans la *Revue des Dialectes Belgo-Romans* (t. XI, n° 1, p. 114-118), un bref article annonçant sa décision de « jeter les bases de pareille étude », à savoir celle de l'histoire littéraire des dialectes du domaine gallo-roman. Répondant à son appel, J. Pignon, en 1955, et M. J. M. Leneuf,

en 1956, publiaient dans la même revue, respectivement *La Littérature Patoise en Poitou* (t. XII, nº 1, p. 5-41), et *La Littérature Patoise en Bourgogne* (t. XIII, nº 1, p. 5-41). Ces deux études descriptives, embrassant l'ensemble d'une province, ont été suivies d'autres travaux du même genre mais concernant des domaines moins étendus. Ici même ont paru des inventaires de la littérature dialectale en Lyonnais et dans le département de la Drôme (*RLiR*, t. XXVII, Juin 1963, p. 192-210, S. Escoffier, *La Littérature dialectale à Lyon entre le 16e et le 19e siècle*, et t. XXVIII, décembre 1964, p. 355-374, J. C. Bouvier, *Enquêtes Dialectologiques et documents écrits de l'époque moderne dans la Drôme provençale*). Cependant, c'est un volume que nous présente, aujourd'hui, pour sa part, M. Piron, avec cet inventaire qui compte 405 numéros. L'auteur a vu, situé, classé les productions à caractère littéraire en dialecte liégeois (les plus nombreux), namurois, tournaisien, verviétois, nivellois, hutois... Il nous confie que cet ouvrage est le fruit de vingt ans de patientes recherches, et nous le croyons facilement, car beaucoup de ces pièces reposaient, bien cachées, dans des bibliothèques privées, dans des dépôts d'archives non classées. Beaucoup sont restées manuscrites. La datation de ces dernières, comme celle des pièces imprimées anciennement, lui a, elle aussi, posé des problèmes qu'il a fallu résoudre le plus souvent a l'aide des données de l'histoire locale, la plupart d'entre elles faisant allusion à des événements politiques ou à des faits d'actualité. M. Piron a groupé ces œuvres en six sections, suivant la nature du thème développé : I, *Les affaires politiques et religieuses*, II, *Éloges et compliments de circonstance*, III, *Faits divers et traits de la vie locale*, IV, *Femmes, amour et fantaisie*. V, *Variétés*, VI, *Noëls*. Le classement idéologique adopté peut surprendre, dans un ouvrage qui s'inspire d'une stricte méthode scientifique, car il ne peut guère se plier à ses rigueurs : tel poème (nº 285) par exemple, qui reproduit un dialogue entre quatre paysans liégeois *sur le tremblement de terre/et sur les lochets des filles d'au présent*, inséré dans la section IV, serait aussi bien à sa place dans la section III ou dans la section V. Cependant, on conçoit fort bien le souci qu'a eu l'auteur, d'alléger un répertoire aussi copieux et, d'autre part, une annexe, en fin d'ouvrage, classant toutes les œuvres dans l'ordre alphabétique des *incipit*, permet au lecteur de retrouver facilement chacune d'elles. Quant au *domicile* des pièces, il figure — tout au moins pour la plupart d'entre elles — également en annexe, à la fin du volume. A l'intérieur de chaque section, l'ordre chronologique est respecté ; chaque poème est caractérisé par un avant-titre indiquant le sujet, puis viennent le titre, la mention du dialecte dans lequel il est écrit et les indications bibliographiques nécessaires. Seuls les *Noëls* — et l'on peut le regretter — ne sont pas analysés. Les pièces politiques dominent par leur nombre, les œuvres dramatiques et lyriques par leur étendue.

On ne peut manquer d'être frappé d'une part de la richesse de cette littérature qui laisse loin derrière elle celle des autres provinces de langue d'oïl, et, d'autre part, de son caractère tardif. Pour ne nous en tenir qu'à la période moderne, c'est-à-dire celle où le français s'est imposé partout dans les provinces, au moins dans celles dn nord et de l'est, comme langue commune et comme langue littéraire, la Wallonie est en retard d'un siècle. Dès le milieu du 16e s., et même tout au début, aussi bien en Poitou qu'en Bourgogne et en Lyonnais, on commence à écrire, en patois, des *Noëls*, des pièces de circonstance ou des farces. Or M. Piron n'enregistre aucune date certaine antérieure à 1620. En ce qui concerne le problème même de la « jeunesse » relative de cette littérature, il nous renvoie aux études qui lui ont déjà été consacrées. Peut-être songe-t-il à rouvrir pour sa part le

débat dans l'avenir, à la lumière de ses découvertes ? En effet, dans son esprit, l'inventaire publié n'est qu'une étape préparatoire du répertoire beaucoup plus largement descriptif, comportant un classement différent, des extraits, des commentaires linguistiques, historiques et littéraires, une domiciliation précise de chaque pièce, qu'il est en train de rédiger. D'ores et déjà, nous pouvons remercier M. Piron pour ce catalogue qui offre aux spécialistes du wallon un instrument de travail de première utilité, aux dialectologues et historiens des langues, un modèle à imiter.

S. ESCOFFIER.

Georges STRAKA, *Album phonétique*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1965. Paris, Librairie Klincksieck. — Cet excellent ouvrage comprend 188 pages, dont 135 planches richement annotées qui illustrent les faits essentiels de phonétique générale descriptive et évolutive. Elles représentent non seulement tous les phonèmes du français et leurs variantes dans la chaîne parlée, mais aussi les plus importantes articulations d'autres langues (espagnol, italien, anglais, allemand, etc.) à l'aide de photopalatogrammes, de radiogrammes ou radiocinématogrammes, de tracés électrokymographiques, de films oscillographiques et de sonagrammes. L'auteur complète ces documents par un grand nombre de schémas particulièrement suggestifs. Un petit fascicule, en tête de l'ouvrage, contient un tableau comparatif, premier de ce genre, des trois principaux systèmes de transcription phonétique : système de Rousselot et Gilliéron (transcription française), système de l'Association phonétique internationale (transcription internationale) et système de Boehmer (transcription des comparatistes). L'*Album phonétique* se divise en dix parties ; dans la première l'auteur décrit les organes de la parole, représente schématiquement le processus de la phonation et de la perception de la parole, groupe en un tableau clair et précis les branches de la phonétique ainsi que ses applications. (Ces trois planches pourront servir à illustrer l'introduction d'un cours de phonétique ou de linguistique générale.) La deuxième partie comprend 7 planches avec les dessins schématiques du larynx et des différentes positions des cordes vocales (mouvement phonatoire, sonorité parfaite et imparfaite, aspiration, attaque des voyelles, hauteur musicale et intensité de la voix). La troisième partie est constituée par la description des cavités sus-glottiques et des organes articulatoires et leurs mouvements. Elle illustre les différents lieux d'articulation, modes articulatoires et apertures, l'angle des maxillaires, etc., à l'aide de dessins faits sur des radiographies, de palatogrammes, de kymogrammes. Dans les quatrième et cinquième parties, l'auteur classe les principaux types articulatoires consonantiques (occlusif, constrictif, mi-occlusif) et vocaliques, en se fondant sur les documents représentant des articulations réelles dans des mots ou des phrases ; à la fin on trouvera deux représentations schématiques établissant les rapports entre les consonnes intrabuccales d'une part (pl. 50) et d'autre part celle des voyelles françaises (pl. 48 et 49). La sixième partie présente les tableaux des classements articulatoires des sons du langage d'après les grammairiens de l'Inde et d'après les Grecs ainsi qu'un tableau, particulièrement détaillé, d'après les données actuelles. Après l'aspect articulatoire des différents sons du langage, la septième partie de l'*Album* comprend la description acoustique des voyelles et des consonnes (production des différents sons vocaliques, consonantiques, leur constitution physique, harmoniques et formants) illustrée par des sonagrammes (7 planches) ; elle se termine par le classement acoustique des voyelles. La

différence entre voyelles, consonnes et semi-voyelles (8e partie) est exposée à l'aide de palatogrammes, de dessins radiocinématographiques et d'excellents schémas récapitulatifs. Les deux derniers chapitres traitent des modifications articulatoires sous l'effet de l'accent, de la sonorité, de la nasalité, de l'aperture, de la durée, de la position dans la syllabe et du voisinage (assimilations et sons de passage). En appendice, l'auteur joint un petit recueil de tracés kymographiques (16 planches), de tracés oscillographiques (cinq) et de sonagrammes (deux).

L'*Album* de M. Straka rendra les plus grands services non seulement aux étudiants, mais aussi aux chercheurs et aux professeurs. C'est un véritable manuel à l'usage des étudiants de phonétique, de philologie, de linguistique, de langues vivantes ; ils y trouveront une base indispensable à leurs études et ils retireront grand profit des documents qui leur sont tout à fait accessibles. A la suite d'une longue expérience, basée sur de nombreuses années d'enseignement, l'auteur est persuadé, à juste titre, « que les débutants saisissent et retiennent les descriptions et les définitions des sons du langage ainsi que les explications de phonétique théorique plus facilement, quand elles sont visualisées à l'aide de tracés, croquis et schémas appropriés ». L'*Album* s'adresse aussi aux chercheurs, il y trouveront une méthode d'analyse de faits phonétiques. Il pourra en outre leur servir de base de comparaison pour l'étude de faits semblables dans d'autres domaines linguistiques. Quand aux professeurs, ils pourront, comme nous l'avons fait, et comme d'autres collègues l'ont fait, puiser dans cette mine d'une grande richesse, pour en retirer des documents précieux et originaux susceptibles d'illustrer leurs cours. Nous ne pouvons que féliciter l'auteur et lui redire notre admiration pour ce magnifique travail dont l'importance et la variété des documents, fruit d'un nombre infini d'expériences et de recherches personnelles, représente une somme de travail en profondeur de moins en moins fréquent dans le domaine de la phonétique. Nous souhaitons vivement que cet *Album*, premier de ce genre, trouve auprès de tous les phonéticiens et linguistes l'accueil qu'il mérite, et nous attendons avec impatience la publication du manuel de phonétique générale annoncé par l'auteur dans l'avant-propos de cet ouvrage.

Péla Simon.

Atico Vilas, Boas da Mota, *Mutirão, Inquérito lingüistico-etnográfico-folclórico*. I. *Questionário*, Goiânia (Brésil), 1964, 49 p. — M. Vilas-Boas da Mota, actuellement professeur à l'Université fédérale de Goiás, se propose d'étudier de façon détaillée la coutume typiquement brésilienne qu'est le *mutirão*, espèce d'entraide entre voisins qui donne lieu à des fêtes populaires. Comme le territoire est par trop étendu, M. Vilas-Boas se limite pour le moment au seul état de Sergipe, de loin le plus petit du Brésil (2/3 de la Belgique). Le *mutirão*, selon la définition de la *Grande Enciclopédia portuguêsa e brasileira*, est la plus belle institution autochtone qui soit : travail dur mais désintéressé, sans rémunération, sinon la fête qui lie tous ceux qui ont prêté service dans des fandangos sans fin, après une légère collation (*Encicl.* citée, XVIII, 309-310 et 320; XXIII, 755-756). Pourtant, de village en village, les coutumes diffèrent. Des chansons spéciales, faisant allusion au labeur, ont surgi, des dénominations, très souvent d'origine guaraní (comme *mutirão* même d'ailleurs), ont été créées. Le questionnaire très subtil et détaillé qu'a élaboré M. Vilas-Boas est d'abord ethnographique. L'usage existe-t-il dans notre village ? Est-il courant ? Qui convoque les villageois et dans quelles circonstances ? Est-on mora-

lement obligé de déférer à une invitation ? Si la chose existe, comment l'appelez-vous ? Et quel nom porte celui qui refuse de prendre part au *mutirão* ? Et celui qui ne travaille pas de toutes ses forces ? Et les danses qui clôturent la journée de travail, quelles sont-elles ? Que chante-t-on ? Ce qui nous frappe tout le long du questionnaire, destiné à être envoyé dans tous les villages de l'état en question, c'est la grande précision des questions : toute confusion y est exclue. Les personnes instruites — professeurs ruraux, fonctionnaires, curés, etc. — qui seront priés de remplir le questionnaire ne seront que des intermédiaires. Dans leur village ils interrogeront les villageois illettrés, surtout pour les questions linguistiques ; ils auront soin de remplir pour chaque témoin différent les fiches spéciales imprimées à la fin du questionnaire. Ici aussi, la précision méticuleuse des questions nous frappe. Le questionnaire de M. Vilas-Boas da Mota est plus ethnographique que les questions regardant le folklore de l'*AIS* ou des *NALF*, plus linguistique que les entreprises, d'ailleurs admirables, tels l'*Atlas de Folklore suisse* (1950), l'*Atlas der deutschen Volkskunde* (1936-1938) ou les questionnaires édités par le centre hollandais *Centraal Bureau voor Nederlandsche Volkskunde*. Comme au Brésil la géographie linguistique n'existe pratiquement pas encore, malgré les projets d'un atlas d'Antenor Nascentes, de Ferreira da Cunha et de Silva Neto (cf. Manuel Alvar, *Los Nuevos Atlas lingüísticos de la Romania*, Granada, 1960, p. 15, note 13), une monographie détaillée sur un aspect aussi typiquement brésilien que le *mutirão* ne manquerait pas de stimuler les études plus générales. L'exemple de la Colombie est là pour prouver qu'une fois le terrain déblayé et une équipe compétente formée, les progrès peuvent être remarquables. Enfin, nous souhaitons que M. Vilas-Boas puisse trouver parmi les autorités l'aide financière indispensable à la réalisation de son entreprise, digne de toute notre confiance.

Emidio de Felice, *Le Coste della Sardegna, Saggio toponomastico storico-descrittivo*. Cagliari, èd. Fratelli Fossataro, 1964, 177 p. — Depuis la mort de Max Leopold Wagner, plusieurs études et publications dignes du maître de la dialectologie sarde ont rendu hommage à son savoir et à son activité scientifique inlassable. Des Italiens entre temps ont pris le relais et continuent les recherches, initiés par Wagner. Ces derniers temps, signalons l'*Atlante linguistico della Sardegna*, dont Terracini et Franceschi viennent de présenter 86 cartes avec commentaire sous le titre de *Saggio*... (relevés faits en 1933-1935 par Ugo Pellis pour l'*ALIt*), et l'étude toponymique d'Emidio de Felice, première étude d'ensemble de ce genre dans le domaine sarde. L'auteur se limite aux toponymes côtiers, analysant les noms des villages, des écueils, des innombrables baies et points de repère qui — fait curieux — souvent ont deux noms, l'un employé par les marins, l'autre seulement usité en terre ferme. L'on sait que, en Sardaigne, la côte et l'intérieur de l'île ont eu des avatars nettement différents, ce qui a dû marquer la toponymie. Si la romanisation des côtes était accomplie au commencement de l'époque impériale, les régions centrales et montagneuses garderont leur indépendance jusqu'à ce que, six siècles plus tard, les missionnaires briseront l'opposition qui avait bravé les autorités civiles et militaires. Telle est au moins la thèse d'Antonio Spanna (*La romanizzazione del centro montano in Sardegna*, *Filologia Romanza* IV, 1957, 30-48) qui s'appuie sur des textes sûrs qui rendent très plausible cette thèse assez révolutionnaire. Comment procède Emidio de Felice ? En bon archéologue de la langue, il commence par les couches les plus récentes, la couche sarde (29-74) et celle considérée comme italienne (85-93). Ne peut être italien

qu'un toponyme attesté seulement après 1861, date à laquelle l'île est insérée dans le nouvel état. Les présences italiennes antérieures — la domination pisane, que précédait celle beaucoup plus éphémère de la république de Gênes — sont traitées à part (99-108). Les toponymes qui en témoignent sont beaucoup moins nombreux que ceux appartenant au strate catalano-espagnol (93-99). Contrairement à d'autres auteurs, Emidio de Felice nie avec des arguments décisifs l'origine arabe d'*Arbatax*, de sorte qu'aucun toponyme arabe sûr ne subsiste : les Arabes n'ont fait que de brusques irruptions dans l'île, sans arriver à s'y établir de façon stable. L'argumentation à propos d'Arbatax est d'une clarté et d'une logique vraiment exemplaires (135-141). Un seul toponyme byzantin sur les côtes (108-110), contre un grand nombre de toponymes latins, attestés dès l'époque classique (110-117). Enfin, les toponymes restants, dont le nombre est assez réduit, sont analysés prudemment dans les chapitres sur les éléments protosardes (117-142) et sur les toponymes d'origine obscure ou incertaine (143-152). M. de Felice a dépouillé une foule de documents, ne négligeant aucun portulan, aucun texte de « Condaghe ». Assez souvent des tentatives étymologiques antérieures sont renversées grâce à quelque attestation archivalesque passée inaperçue jusqu'ici. Comme de juste, M. de Felice fait un large emploi des cartes de l'Institut Géographique Militaire italien. Nous déplorons pourtant que M. de Felice, qui connaît la Sardaigne jusque dans ses moindres replis, n'ait pas cité, de façon plus systématique, la prononciation locale des toponymes, surtout dans les cas où d'anciennes attestations faisaient défaut (cf. pourtant p. 42, 47, 51, 53, 64, 107, 137, etc.). Nous savons par expérience qu'en Belgique du moins les cartes de l'État-Major ont été dressées trop souvent par des géographes complètement dépourvus de sens linguistique et quittes à noter sur leurs planchettes les noms les plus fantaisistes, francisations grossières et gratuites, interprétations erronées, etc. Il en a été de même en Italie et surtout en Sardaigne (cf. par ex. p. 47), puisque les cartographes étaient rarement familiarisés avec le sarde. Nous aurions été soulagé si M. de Felice avait dissipé ou anticipé nos doutes en citant régulièrement les formes locales qu'il doit bien connaître. Le travail n'en est pas moins admirable. Le fond sûr et digne de l'auteur d'études telles *La romanizzazione dell' estremo Sud d'Italia* (1962) ou *La preposizione italiana « a »* (1958, 1960) n'a d'égal que l'excellente présentation typographique de cet ouvrage dont la lecture est encore agrémentée par les illustrations claires et bien choisies ; des index alphabétiques très soignés en facilitent la consultation. Peut-être qu'une carte plus détaillée aurait été souhaitable. Bref, une synthèse remarquable où les découvertes pullulent et qui ne manquera pas d'enchanter les spécialistes, et, parmi eux, surtout ceux que rend sceptiques cette manie de voir partout du protosarde. C'est une solution de facilité dont M. de Felice n'a jamais abusé.

J. G. Herculano de Carvalho, *Estudos linguisticos*, I. Lisboa, éd. Verbo. 1964, 221 p. — Où en sont les études dialectologiques au Portugal ? M. Herculano de Carvalho, professeur à Coimbre et co-directeur, avec Paiva Boléo et Lindley Cintra, de l'Atlas linguistique portugais et gallègue en préparation nous en trace un tableau qui inspire confiance. Le présent volume d'*Estudos* groupe une première série d'articles et quelques comptes rendus importants parus dans plusieurs revues entre 1950 et 1957 (1959). *Os estudos dialectológicos nos últimos vinte anos* donne un aperçu critique des réalisations et des perspectives des spécialistes qui ont pris la succession de Leite de Vascon-

celos, éveilleur de la linguistique portugaise et maître incontesté. La nouvelle relève, groupée autour de Manuel de Paiva Boléo (Coimbre), de Lindley Cintra (Lisbonne), de Herculano de Carvalho même et d'autres, a été fortement influencée par Jaberg et Jud. En témoignent, à part le grand nombre de thèses dialectologiques qu'a dirigées Paiva Boléo, le travail magistral de Herculano de Carvalho sur la terminologie ibéroromane du battage de céréales — types de fléaux avant tout — intitulé, comme un acte de foi, *Coisas e Palavras* (1953). De cet ouvrage remarquable, — selon les dires de Yakov Malkiel ce qu'il y a eu de plus richement fouillé dans le domaine depuis des décades (*Language* 33, 1957, 54-76) — les *Estudos linguisticos* contiennent la présentation française qu'en fit jadis Herculano de Carvalho lui-même pour *Orbis*. L'étude *O vocabulário exótico na « Histoire des Indes »* (*1553*) intéresse aussi bien les lexicologues français que portugais, tandis que les trois articles traitant des problèmes phonétiques (évolution portugaise de -ky-, -ty-; la frontière septentrionale du superstrat mozarabe, etc.) étonnent par leur documentation neuve et richissime qui rehausse notablement le fondé des conclusions. Comme par formation, Herculano de Carvalho part d'un scepticisme foncier, mettant en doute les théories les plus généralement admises. Après une analyse subtile qui nous révèle que le linguiste de Coimbre est doublé par un historien avisé, sa méfiance, ses réserves s'avèrent le plus souvent complètement justifiées. Un exemple : le mirandais appartient aux dialectes espagnols quoique parlé en territoire portugais. Pourquoi? *Porque se fala dialecto leonês em Terra de Miranda?* est le titre d'une des études les plus remarquables de ce recueil (39-60). Que cette région ait été linguistiquement espagnole dès le début de l'époque romane, comme on l'admet depuis désormais un demi-siècle, rien ne le prouve. L'histoire fait défaut, les toponymes non plus ne nous permettent pas de répondre à l'affirmative. L'hypothèse d'une colonisation léonaise survenue au XIIIe siècle (et documentée par ailleurs) qu'émet Herculano de Carvalho, est étayée de telle façon que les données archivalesques qu'on ne saurait que difficilement la rejeter faute de preuves démontrant le contraire. Jadis collaborateur de Jud à Zürich, Herculano de Carvalho est devenu un des maîtres des *Wörter und Sachen* sans pourtant appartenir vraiment à l'école suisse. Nous attendons avec impatience le second volume des *Estudos linguisticos*, groupant les études plus récentes portant la marque du structuralisme tel que Herculano de Carvalho l'a intégré dans sa discipline toute personnelle, basée sur une documentation sûre et jamais « spéculative ». Ce qui nous réconforte déjà pour le futur.

Hugo PLOMTEUX.

Yves LE HIR. *Anne de Graville. Le beau Romant des deux amans Palamon et Arcita et de la belle et saige Emilie. Texte critique.* Université de Grenoble. Publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines, 36. Paris, Presses Universitaires de France, 1965. 1 volume de 157 pages. — Comme il l'a fait récemment pour le Psautier de J.-A. de Baïf, M. Le Hir a voulu sauver de l'oubli où il était tombé, le roman en vers d'Anne de Graville : Palamon et Arcita. Il faut reconnaître que cette femme-poète est presque une inconnue, sauf peut-être des spécialistes du XVIe siècle. Son œuvre, qui eut du succès à l'époque où elle fut écrite, n'avait pas, jusqu'à ce jour, fait l'objet d'une édition critique. M. Le Hir a eu l'excellente idée de tirer de l'ombre cet étrange poème, dont la lecture finit par être, non pas séduisante, le mot serait trop fort, mais incontes-

tablement attachante. La poétesse a beau se traiter devant la reine, à qui elle s'adresse, d' « ignorante et peu savante femme », elle manie sa langue sinon avec habileté, du moins avec aisance. L'érudition est souvent un peu lourde, encombrante dit justement M. Le Hir : sans doute est-ce l'époque qui veut cela !, elle permet, au moins par contraste, de goûter la vérité et le sentiment qui se manifestent dans certaines peintures.

L'introduction traite d'un certain nombre de problèmes que pose l'œuvre. Nous faisons d'abord connaissance, peut-être un peu rapidement pour satisfaire notre curiosité, avec la personne de l'écrivain, grâce à quelques témoignages contemporains. Anne de Graville a remis au goût du jour et à son goût personnel la Théséide de Boccace. Son roman est « translate du vieil langaige et prose en nouveau et rime ». M. Le Hir compare alors à l'œuvre d'Anne de Graville les traductions de Boccace. Il constate que « Anne de Graville a condensé son modèle dans la proportion de 1 vers pour 3. Une telle réduction est considérable ; à proprement parler c'est une recréation. » Cette comparaison minutieuse occupe une quinzaine de pages, elle conduit à d'intéressantes conclusions sur les sources de l'auteur et son art. « Son œuvre n'est plus conçue comme une épopée. D'où des sacrifices nombreux du côté de l'expression figurée et des tropes. Pour nous, modernes, sa rhétorique est donc moins agaçante. Nous pouvons mieux apprécier des dons authentiques : le goût du réel, de la concision, son sourire... Ce roman ne manque pas d'unité, de pittoresque, d'émotion. D'autres voies seront tentées, pleinement pathétiques et dépouillées. Mais le chant d'Anne de Graville a des résonances héroïques assez fortes pour qu'on y reconnaisse l'écho d'un monde aboli ». Une telle présentation engage le lecteur à aborder le texte avec sympathie.

La quatrième partie de cette introduction est plus technique puisqu'elle traite de la langue et de la versification. Elle envisage le poème davantage comme un document. Nous y trouvons relevées avec soin les plus importantes particularités que présente l'emploi du matériel grammatical. « La phrase versifiée d'Anne de Graville est beaucoup moins dépouillée que la phrase poétique au XVIIe siècle. Comme celle de M. Regnier encore plus tard, elle demeure trop encombrée d'éléments adventices qui en altèrent la fermeté. » M. Le Hir constate d'abord la difficulté qu'éprouve son auteur à enserrer dans le cadre strict du décasyllabe une pensée diffuse, et ensuite, un défaut fréquent d'harmonie : Anne de Graville n'a pas soupçonné que son roman pouvait être aussi, par places, un poème. La dernière partie présente la tradition manuscrite et justifie le choix qui a été fait du manuscrit de base. La conclusion est une nouvelle invitation à une lecture compréhensive : « Telle quelle, puisse cette édition servir le dessein d'Anne de Graville, recueillant un témoignage exemplaire sur le pouvoir de la jeunesse et de la beauté, sur l'éminente dignité de la femme : vertus courtoises et chevaleresques qu'elle fut une des dernières à exalter ».

On dira enfin, que le volume se termine par une liste de variantes : elles permettent d'éclairer utilement le texte, par un Index des noms propres, grâce auquel on arrive à se retrouver sans trop de peine dans les complications de la Fable, par un lexique, indispensable à une lecture correcte.

Il faut remercier M. Le Hir de mettre à notre disposition par cette excellente édition une œuvre très peu connue et qui eût risqué sans lui de rester dans un profond oubli. On verra aprés l'avoir lue, qu'après tout, c'eût été dommage.

Jean BOURGUIGNON.